

Gustave Roud  
Œuvres complètes

*publiées sous la direction  
de Claire Jaquier et Daniel Maggetti*

**ZOE**

Reproduction interdite : © Éditions Zoé  
46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022  
www.editionszoe.ch  
Maquette de couverture : Notter + Vigne  
Illustration : © Fonds photographique  
Gustave Roud / Subilia, BCUL, AAGR  
ISBN 978-2-88907-040-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

Les *Œuvres complètes* de Gustave Roud se présenteront sous la forme d'un coffret de 4 volumes comptant 5120 pages, 88 photos couleurs et de très nombreuses illustrations noir blanc.

Le volume 1 (1456 pages) comprend les *Œuvres poétiques*: recueils, textes publiés en revue, textes inédits.

Le volume 2 (1088 pages) rassemble l'essentiel des *Traductions*: recueils consacrés à Novalis, Hölderlin, Rilke, Trakl; traductions publiées en revue ou dans des volumes collectifs – notamment de Wilhelm Müller, Goethe, Clemens Brentano, Hildegard von Bingen, Eugenio Montale.

Le volume 3 (1280 pages) livre les notes de journal (1916-1976) dans toute leur diversité archivistique – feuillets épars, manuscrits et dactylogrammes, carnets, cahiers, agendas.

Le volume 4 (1296 pages) réunit l'ensemble des hommages, articles et études critiques que Roud a consacrés, tout au long de sa vie, à des poètes, écrivains et peintres, le plus souvent contemporains.

## INTRODUCTION

Poète, traducteur, critique et photographe, Gustave Roud (1897-1976) a été un acteur culturel majeur de Suisse romande. Son œuvre n'a cessé de gagner de nouveaux lecteurs, depuis la parution posthume des trois volumes d'*Écrits*, en 1978. Aujourd'hui, son audience internationale s'est étendue, en particulier par le biais de traductions en allemand, italien, espagnol et plus récemment en anglais. Grâce à deux recueils traduits par Alexander Dickow et Sean T. Reynolds (2020), l'œuvre de Roud a touché les États-Unis.

Grand marcheur, découvreur et déchiffreur infatigable des paysages du Jorat, cette région de plaine et de collines où il a vécu toute sa vie, Roud a suscité de son vivant l'admiration de ses lecteurs et de ses pairs, qui tous ont souligné le caractère envoûtant de sa prose lyrique. Jean Paulhan a dit de lui en 1957: « Gustave Roud regarde la nature à l'œil nu, et la nature ne le distrait pas. » Le poète ne considère pas la campagne de l'extérieur, comme un décor: il entretient en effet une relation intime et intense avec le vivant et l'élémentaire – arbres et fleurs, forêts, champs et prairies, oiseaux et bêtes sauvages, ciel et constellations, étangs et rivières. Parlant des paysages, des saisons, des gestes et des corps des paysans, ses textes témoignent de la quête d'un « paradis » immanent. À la fois chant du monde et méditation sur la

fin de la ruralité traditionnelle, la poésie de Roud apparaît aujourd'hui comme précurseur des écritures contemporaines qui tentent de renouer le lien défait entre l'humain, son habitat terrestre et les vies qui le peuplent.

Les trois volumes des *Écrits*, les deux volumes du *Journal* (2004) ainsi que quelques titres parus en édition de poche et encore disponibles ne donnent pas toute la mesure de l'œuvre. Une édition critique des *Œuvres complètes* s'avérerait indispensable: elle rassemble, en quatre volumes enrichis d'un choix de photographies de Roud, la production littéraire du poète, de l'auteur du *Journal*, du traducteur, du critique littéraire et du critique d'art. Elle rend compte du rôle majeur que Roud a joué dans la vie culturelle de son époque, comme collaborateur et rédacteur pour divers éditeurs, Henry-Louis Mermod et la Guilde du livre notamment, ainsi que pour des revues littéraires ou destinées au grand public. Assortie d'index, pourvue d'introductions, de notices et de notes qui exploitent la riche documentation archivistique et historique conservée en particulier dans les fonds du Centre des littératures en Suisse romande (Université de Lausanne), cette édition permet de satisfaire les intérêts et curiosités multiples que suscite l'œuvre de Gustave Roud, aussi bien auprès des amateurs de poésie que des chercheurs en littérature du xx<sup>e</sup> siècle.

Les pages qui suivent donnent des extraits de chacun des quatre volumes de cette édition, précédés de quelques mots de présentation.





Fernand Cherpillod moissonne à la faux, [1937-1940]

## VOLUME I

### Œuvres poétiques

*Textes présentés, établis et annotés par Julien Burri,  
Alessio Christen, Claire Jaquier, Raphaëlle Lacord,  
Daniel Maggetti, Bruno Pellegrino et Stéphane Pétermann*

Gustave Roud a publié dix recueils de poésie, entre 1927 et 1972 : *Adieu*, *Feuillets*, *Petit traité de la marche en plaine*, *Essai pour un paradis*, *Pour un moissonneur*, *Air de la solitude*, *Haut-Jorat*, *Le Repos du cavalier*, *Requiem* et *Campagne perdue*. Sa production poétique comprend en outre de nombreux inédits et plus de cent vingt textes parus en revue – poèmes en vers, notes issues du *Journal*, récits ou chroniques – que la présente édition donne et situe dans leur contexte éditorial.

Roud a souvent insisté sur ce qui lui apparaissait comme le cœur de son entreprise poétique : la quête des signes et des messages, inscrits dans l'univers et dans le vivant, qui donnent la certitude d'un accès possible au « paradis », ce réel absolu guéri des limites du temps et de l'espace, où morts et vivants communiquent. Mais nombre de textes poétiques roudiens évoquent aussi le monde paysan, les réalités et paysages ruraux avec une attention au détail et une empathie extrêmes.



### Découverte de Portalban

*La Nouvelle Semaine artistique et littéraire*, 15 décembre 1928

La servante bâille et se lève ; nos cigares sont morts. Une gorgée de liqueur âcre, un dernier rire et la porte rouverte nous rend à la nuit. Ô nuit d'arrière-automne, il faut suivre la route qui te traverse jusqu'à l'aurore, pâle route, sœur de celle qui, là-haut, divise les étoiles aiguës ! Rêve, fatigue où les sens se confondent, et cette somnolence sournoise qui dénoue la pensée – comment peindre ce pays et son hôte l'un à l'autre inextricablement mêlés ?

Une étoile fraîche comme une goutte de pluie glisse de feuille en feuille, un pan de forêt silencieusement s'effondre, un lac s'élève où bourdonnent les lampes fauves des villes endormies. Comme un nageur sans un cri disperse les feuillages, le ciel d'août, le soleil même, captifs d'une rivière pure, je brise des nappes de parfums, je traverse l'odeur puissante des vergers.

L'aube lentement sépare mon corps de la nuit, m'abandonne sur la falaise que vient battre la vague des roseaux. Une église frappe six coups de cristal et voici mes pensées une à une glisser au sommeil comme on voit là-bas les peupliers en fuyante rangée doucement saisis par un brouillard d'argent.

Il faut repartir. Il faut descendre vers la grève. C'est un espace d'arbrisseaux confus pris entre l'eau et la roche. Un chemin le parcourt, coupé de flaqes, parmi le désordre des



ses chants, riche d'une paix qu'il m'a rendue, debout en moi dans son éternité.

### Seuil de l'hiver

*L'Illustré*, 18 décembre 1941

Les molles premières neiges disparues, sur le seuil même de l'hiver, une rémission parfois nous est donnée, un miséricordieux sursis de quelques jours. Les jardins noirs essaient une résurrection. Les touffes de chrysanthèmes terrassés se redressent à demi, s'étoilent de fleurs fripées. La tache d'une rose ancienne touche la muraille redevenue tiède. Il fait doux. Le soleil désigne d'un doigt sans force les pommes oubliées aux branches des pommiers nus. Il avive la flamme des osiers qu'un homme taille à genoux, les mains tendues vers la touffe orange et pourpre comme un berger qui avait froid et se chauffe à quelque feu...

Monterons-nous sur la colline? Quittée la route où le trot d'une file de dragons résonne encore, voici le chemin devant nous, creusé de grosses ornières, luisant de flaques et de feuilles. Une dernière façade, un dernier verger, et la calme étendue des labours et des prairies s'ouvre sous le ciel. Elle est presque déserte. Un seul troupeau sans cloches, là-bas au pied de la pente: la pauvre herbe jaunie, piétinée, torturée est si rase qu'on dirait que les bêtes broutent leur ombre. C'est le temps où passe parfois le moutonnier. On le voit de très loin, pris à mi-corps dans une mouvante vague de toisons ourlée de lumière, qu'un chien ivre comme le vent endigue, rebrousse et fait déferler soudain sur les éteules.

« L'agneau cherche l'amère bruyère,  
C'est le sel et non le sucre qu'il préfère.



G U S T A V E R O U D   H A U T - J O R A T

Son pas fait le bruit d'une averse dans la poussière... »<sup>1</sup>

Quelle autre vallée hante-t-il aujourd'hui, ce vieil homme dans les plis de sa cape verdie, les paupières brûlées par les bises d'extrême-automne ? L'horizon autour de lui semble plus vaste, et le silence, à peine rompu d'un aboi, d'un bêlement, revêt une sorte d'ampleur solennelle. Tout le quotidien du paysage disparaît, son rythme change. Cette unique présence humaine debout hors du troupeau dans sa haute solitude se lie à travers les siècles aux antiques solitudes bibliques. Un agneau blessé qu'il soulève contre lui, une inquiète brebis caressée, et ces gestes de toujours vous font perdre cœur.

Mais sur les rives du chemin qui monte, il n'y a aujourd'hui qu'une petite fille, au fichu rouge, les mains gercées, qui tousse parmi le vert gras d'un charnier de choux.

\*

Des vergers aux forêts, tout un cloisonnement de haies, jadis, donnait refuge aux oiseaux. Où trouvent-ils retraite, maintenant qu'un immense espace nu rayé de jeune blé, taché d'orge laineuse unit les villages épars ? Venez les surprendre, ils vous feront eux-mêmes réponse. Le sentier se glisse de biais entre les coudriers, les aulnes. On entend tout d'abord le ruisseau parler précipitamment comme les dormeurs aux lèvres submergées, un long récitatif monotone qui redevient peu à peu silence. À travers les rameaux nus, le soleil de glace là-bas colore un morceau de colline pâle où luit l'éclair d'un dernier soc... Trois coups. Rien. Trois coups. Rien. Trois coups. Là, sur le tronc du chêne, la tête en bas, cette sittelle fauve et bleue qui troue à coups de bec une

<sup>1</sup> Paul Verlaine, « Agnus Dei », *Liturgies intimes* (1892), *Œuvres poétiques complètes*, éd. Y.-G. Le Dantec et Jacques Borel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 749.

noisette ! Une gerbe de cris aigus : les mésanges de branche en branche : la nonnette, la bleue, la charbonnière. Un geai s'envole dans un grincement rouillé de girouette. Et tout à l'extrême de l'ouïe, comme une fine fêlure au cristal de l'air, imperceptible, une pointe de musique et de lumière, l'appel du roitelet, du troglodyte !

Quel accueil fraternel au long de cette rive fait à qui-conque sait marcher doucement, sans froisser trop de feuilles mortes, sans paroles et sans gestes brusques ! Se taire, s'arrêter souvent dans une paisible immobilité d'arbre, et mille inquiétudes autour de vous se rassurent. D'intrus vous devenez l'hôte ; tout ce que l'insolite de votre présence gau-chissait reprend son déroulement sans hâte. L'arc d'une branche basse tout à coup décoche un écureuil comme une flèche. Il vous regarde, fait un petit gloussement, s'éclipse. On sent renaître en soi sourdement le rêve ancien d'une amitié perdue. Ah ! rompre enfin ce cercle immuable de la menace et de la peur, du meurtre et de l'effroi ! Faut-il donc qu'un saint revienne qui sache, comme l'autre, apaiser les oiseaux, refermer la gueule d'un loup pleine de sang<sup>1</sup> ?

La réponse nous est tout de suite donnée. Un chevreuil blessé passe d'un bond le chemin, s'abat dans le fourré ; des chiens hurlent, et dans l'affreux silence subit du bois pétrifié, voici marcher vers son triomphe sous un dais de ramilles cette incarnation première du roi des créatures, le chasseur.

<sup>1</sup> Roud fait allusion à saint François d'Assise et à un récit du chant XXI des *Fioretti*, recueil des légendes de la vie du saint datant du XIV<sup>e</sup> siècle : alors qu'un loup terrorise la ville de Gubbio, en Ombrie, François apprivoise l'animal d'un signe de croix.



## VOLUME 2

### Traductions

*Textes présentés, établis et annotés par Raphaëlle Lacord*

Tout au long de son parcours de traducteur qui s'étend de 1930 à 1970 et comprend aussi bien des poèmes incantatoires de l'ancienne Égypte, des chants d'Hildegard von Bingen que des livres sur l'art ou des albums jeunesse, Roud n'a de cesse de dire la difficulté de sa tâche. Il dit aussi ce que la traduction poétique doit être selon lui : la restitution d'un climat, d'un rythme, de sonorités. Dans ses études et ses préfaces aux trois recueils de traductions qu'il publie –Hölderlin (1942), Rilke (1945), Novalis (1948)–, Roud exprime son empathie et sa fascination pour les auteurs traduits. Il y décrit la courbe d'un destin, une vocation tout entière tournée vers la poésie. L'un des premiers à traduire en français Novalis, Hölderlin, Rilke et Trakl, Gustave Roud contribue à dévoiler les liens, diffus ou manifestes, qui unissent ces poètes entre eux en même temps qu'il se choisit une famille poétique.

Friedrich Hölderlin

*Poèmes de Hölderlin. Version française de Gustave Roud,*  
Lausanne, Éditions Mermod, 1942

Moitié de la vie<sup>1</sup>

Avec des poires jaunes  
Et tout fleuri de roses sauvages  
Se suspend  
Le paysage dans le lac,  
Ô cygnes pleins de grâce !  
Et tout ivres de baisers  
Vous plongez votre tête  
Dans l'onde et son grand calme sacré.

Malheur à moi, malheur ! Où vais-je prendre  
Quand viendra l'hiver, les fleurs, où  
L'éclat du soleil  
Et les ombres de la terre ?  
Les murs se dressent  
Silencieux, glacés, et dans le vent  
Les girouettes crient.

---

<sup>1</sup> Le célèbre poème « Hälfte des Lebens », paru en 1805 dans le *Taschenbuch* de Wilmans, fait partie des « Nachtgesänge ».

Rainer Maria Rilke

*Lettres à un jeune poète*, précédées d'*Orphée* et suivies de deux essais sur la poésie. Nouvelle version française de Gustave Roud, Lausanne, Éditions Mermod, « Le Bouquet », 1945

Furuborg, Jonsered, en Suède, le 4 novembre 1904.

Mon cher Monsieur Kappus,

Durant ce laps où vous n'avez pas reçu de lettre, je fus tantôt en voyage, tantôt si occupé que je ne pouvais écrire. Aujourd'hui encore cela m'est difficile, car il m'a fallu écrire une foule de lettres déjà, j'ai la main fatiguée. Si je pouvais dicter, je vous dirais beaucoup de choses, mais voilà... Acceptez donc ces quelques mots en échange de votre long message.

Je pense souvent à vous, cher Monsieur Kappus, et mets tant de chaleur dans mes vœux que cela devrait vous apporter une aide particulière, en quelque sorte. Mais que mes lettres vous puissent être d'un vrai secours, j'en doute souvent. Ne me dites pas : Oui, elles le sont. Acceptez-les tranquillement, sans me marquer trop de gratitude, et attendons ce qui viendra.

Peut-être n'est-il guère utile que je m'étende sur chacune de vos phrases ; car tout ce que je pourrais vous dire sur votre penchant au doute, sur l'impossibilité où vous êtes d'accorder vie extérieure et vie intérieure, ou sur tout autre sujet d'inquiétude, ne ferait que reprendre ce que j'ai déjà dit – ce même vœu toujours : vous voir trouver en vous-même assez de patience pour supporter, assez de simplicité pour croire ; vous voir prendre toujours plus de confiance en ce qui est difficile, en votre solitude aussi parmi les hommes. Et pour le reste, laissez la vie s'accomplir. Croyez-moi : la vie a toujours raison.

Et pour les sentiments : tous les sentiments sont purs qui saisissent et exaltent *tout* votre être ; impur, celui qui n'atteint qu'une part de vous-même et ce faisant vous mutile. Toutes les pensées où votre enfance est présente sont bonnes. Tout ce qui fait de vous quelque chose de plus que ce que vous avez été dans vos meilleures heures est juste. Toute exaltation est bonne si elle est de *tout* votre sang, non pas ivresse seulement, ni trouble, mais une joie où le regard pénètre jusqu'au fond. Saisissez-vous ce que je veux dire ?

Et votre doute lui-même peut devenir un penchant utile si vous l'*éduquez*. Il faut qu'il devienne *connaissance*, il faut qu'il devienne critique. Demandez-lui, chaque fois qu'il se prépare à vous gâter quelque chose, *pourquoi* donc cette chose serait détestable ; réclamez-lui des preuves, mettez-le lui-même à l'épreuve. Peut-être le trouverez-vous désespéré, embarrassé, peut-être ardent à la riposte. Mais ne cédez pas. Cherchez des arguments ; montrez-vous à chaque fois aussi attentif, aussi ferme, et le jour viendra où de ce démolisseur va naître un de vos meilleurs ouvriers – le plus sage peut-être de tous ceux qui travaillent à votre vie.

C'est là, cher monsieur Kappus, tout ce que je puis vous dire pour aujourd'hui. Mais je vous envoie en même temps le tirage à part d'un petit poème qui vient de paraître dans la *Deutsche Arbeit* de Prague<sup>1</sup>. Là je continue à vous parler de la vie et de la mort et de ceci, que toutes deux sont hautes et magnifiques.

Votre

Rainer Maria Rilke

<sup>1</sup> Il s'agit de la parution, en octobre 1904, de « Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Otto Rilke » dans la revue mensuelle *Deutsche Arbeit*. En français, il est disponible sous le titre *La Mélodie de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke* (trad. Roland Crastes de Paulet, Paris, Allia, 2013).

## Georg Trakl

Nuit d'hiver<sup>1</sup>*Revue de Belles-Lettres*, n° 1, 1971

La neige est tombée. Après minuit tu abandonnes, ivre de vin pourpre, l'obscur contrée des hommes, la flamme rouge de leur foyer. Ô ténèbres!

Gel noir. Le sol est dur, l'air d'âpre saveur. Tes étoiles s'ordonnent en funestes signes.

À pas de pierre tu longes pesamment le talus, les yeux grands ouverts, comme un soldat qui donne assaut dans l'ombre à quelque redoute. En avant!

Neige, lune amères.

Un loup rouge qu'un Ange étrangle. Tes jambes en avançant crissent comme de la glace bleue; un sourire plein de tristesse et d'orgueil a crispé ta face et ton front pâlit sous le délice du gel

ou il se penche silencieux sur le sommeil d'un garde affaissé dans sa petite cabane.

Gel et fumée. Une pâle chape d'étoiles brûle et charge tes épaules et les vautours de Dieu déchirent ton cœur dur.

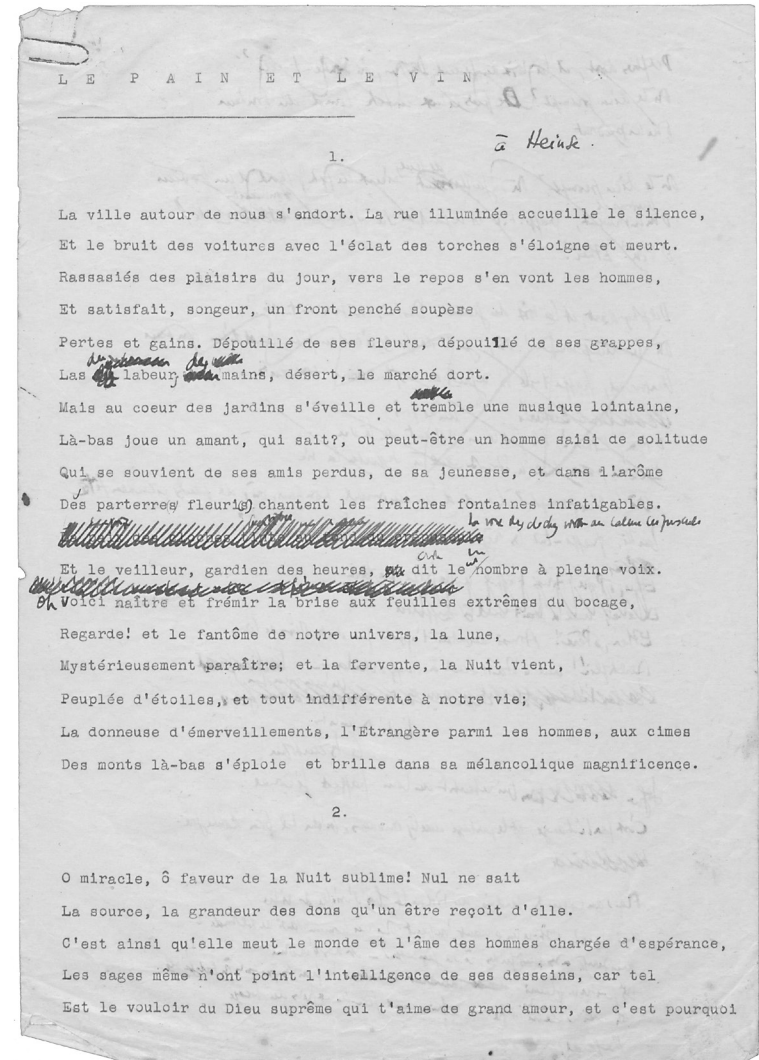
Ô la colline de roc! Immobile, oublié, le corps transi fond doucement dans l'argent des neiges.

Noir sommeil. L'oreille suit longtemps les sentiers d'étoiles dans la glace.

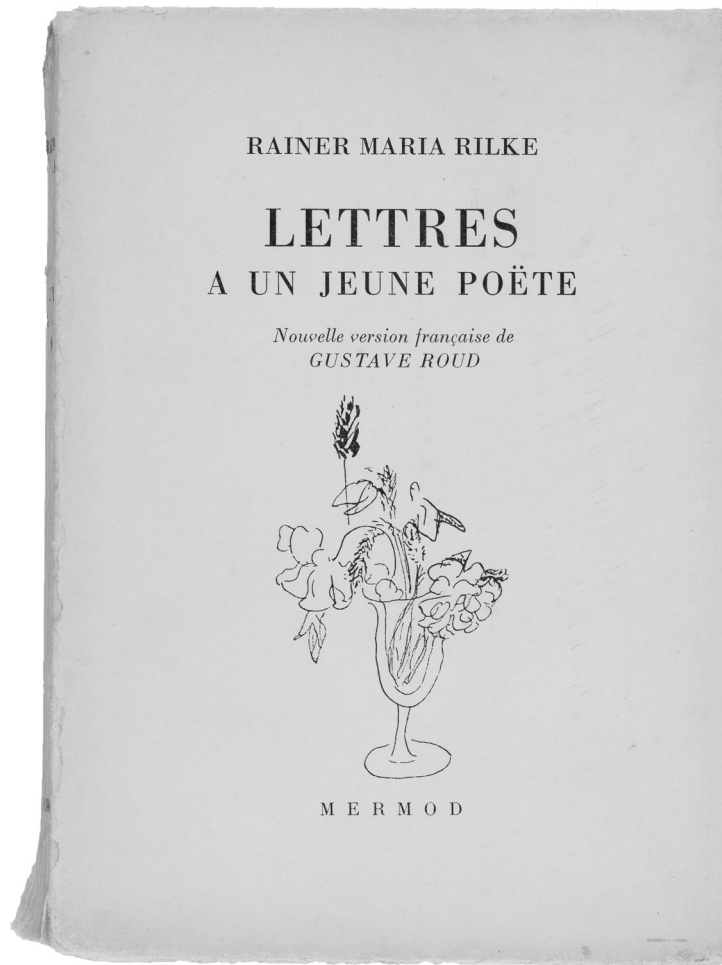
Au réveil sonnaient les cloches du village. Du porche oriental, pâle et rose, surgit le jour.

\*

<sup>1</sup> Trakl publie « Winternacht » le 1<sup>er</sup> janvier 1914 dans *Der Brenner* puis l'intègre à son recueil *Sebastian im Traum*. L'origine de ce poème remonterait à un épisode de la vie de Trakl: par une nuit d'hiver, ivre, il quitte une auberge près d'Innsbruck pour rejoindre à pied Mühlau et la maison de Ludwig von Ficker où il loge. Le lendemain matin, il est retrouvé devant la maison, endormi dans la neige.



Ébauche de traduction dactylographiée de l'élégie « Le pain et le vin » de Friedrich Hölderlin, [1939-1942]



Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, précédées d'*Orphée* et suivies de deux essais sur la poésie. Nouvelle version française de Gustave Roud, Lausanne, Éditions Mermod, « Le Bouquet », 1945

## Eugenio Montale

### L'arche<sup>1</sup>

La bourrasque printanière a défait  
 la couronne du saule,  
 aux rafales d'avril  
 dans le jardin la toison d'or s'est prise,  
 celle qui cache mes morts,  
 mes chiens fidèles, mes vieilles  
 servantes – combien depuis lors  
 (quand le saule était blond et qu'avec ma fronde  
 j'en brisais les boucles) ont glissé,  
 vivants, dans le piège. La tempête  
 les réunira certes sous ce toit  
 de jadis, mais loin, plus loin que cette terre  
 foudroyée où le sang  
 et la chaux bouillonnent dans l'empreinte  
 du pied humain. La louche à la cuisine  
 fume, sa couronne de reflets rassemble  
 les visages amaigris, les fins museaux,  
 et le magnolia dans le fond, si un souffle  
 l'y penche, leur donne abri. La tempête  
 printanière ébranle d'un  
 fidèle aboi mon arche, ô perdus!

<sup>1</sup> Roud qualifie ce poème d'Eugenio Montale d'un « des plus beaux qui se puissent lire à notre époque – et de notre époque » (lettre du 11 mai 1954 à Marcel Raymond). « L'arca » paraît dans le recueil *Finisterre* (1943) puis dans *La Bufera e altro* (1956). Cette traduction, inédite du vivant de Roud, a été établie à partir d'une mise au net dactylographiée.



### VOLUME 3

## Journal 1916 - 1976

*Textes présentés, établis et annotés par Alessio Christen*

Relais entre l'expérience du quotidien et la pratique d'un écrivain, somme d'une vie vouée à l'art et à la contemplation, le journal de Gustave Roud, tenu entre 1916 et 1976, est inhérent à sa condition de poète. Son contenu est des plus variés: événements du jour, réflexions sur soi, descriptions de paysages, propos sur l'art, poèmes, écriture automatique, récits de rêve, « dictées » ou encore projets liés à des textes ou à des recueils.

Cette édition donne à connaître le journal tel qu'il se présente à nous. Roud pratique tant la rédaction suivie dans des cahiers, ou des agendas, que la prise de notes sur le vif dans des carnets indépendants, ou sur des feuillets épars; il lui arrive également de rassembler une sélection de notes dans des manuscrits séparés. Il n'existe dès lors pas de journal en tant que tel, mais des papiers de divers formats, assemblés ou autonomes, variant en régularité, en intensité, en nature. Leur fréquence discontinue est marquée par des pics d'intensité, des périodes de basses eaux; les formes d'écriture se renouvellent et évoluent dans le temps. Autant de variations, d'irrégularités qui témoignent d'une constante exploration des ressources créatives comme des aléas d'une vie.

Premier cahier « Mai 16-mars 17 », 1916-1917

XIV

Missy

... toute pensée véritable me vient d'ailleurs – en houle.

XV

le Salut

le monde, le monde, le monde !

– une discipline à chaque art? pour le poète la grammaire, le rythme au musicien, le dessin au peintre?!

– ou au contraire, le poète maître de tous les mots, le musicien possédant toutes les notes, le peintre..., ne doivent-ils pas en user chacun avec une liberté absolue de rapports.

ou peut-être ce monde qu'il s'agit pour eux de reconstruire contient-il ou est-il lui-même une discipline obligatoire?

XVI

Un dimanche

« ... les circonstances acceptées telles quelles, ces choses-là tenues pour rien : à quoi bon y user ses forces, notre tâche est ailleurs, n'est-ce pas? »

Ramuz Cézanne<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> C.F. Ramuz, « L'exemple de Cézanne » (1914) *Essais*, 1, Genève, Slatkine, 2009, p. 92.

XVII 5/1 [19]17 min[uit]

comme Baudelaire! notes précieuses.

Il est simple de jeter un regard en arrière. Comme je vois clairement et avec douleur tout ce qui n'a pas été réalisé. Et pourquoi tout de suite tirer à part et au-dessus de tout les deux grandes défaillances: la volonté – l'esprit de suite. Encore une fois, je ne suis rien sans volonté – je ne suis rien non plus sans esprit de suite. Et comme de ces deux grandes choses – peu m'a été donné dans le caractère, le tempérament – je les peux continuellement exalter – il faut que sans relâche je les exerce et les exalte: *l'habitude est une seconde nature*.

En moi c'est tantôt une peur de penser navrante, tantôt un afflux de pensées séduisantes et molles qui s'effacent sans vestiges. *Ne comprendrai-je jamais qu'elles ne vaudront jamais que ce que j'en fixerai, d'une façon ou d'une autre, et que pour cela il me faut un effort incessant?*

Ah certes elles furent fortes et belles cet été, et le premier poème, auquel j'ai travaillé avec acharnement (involontaire, hélas!) s'en ressent. Combien de projets cependant inexécutés, combien de promesses qu'à force de caresser je goûte lâchement comme des réalisations. Encore une fois: elles ne sont rien. –

Il faut aussi me le dire: j'ai à créer de toutes pièces ma méthode, mes méthodes de travail: je n'ai pas travaillé cette année – je ne sais pas encore travailler. –

Cahier «Notes. 1926», 1926-1928

*SUB. E. SIG. HIC. LIB. SCRIPT.*<sup>1</sup>

... ma ferveur plus belle que l'innocence.

22 février [1926]

«Quelle sérénité baigne le matin mûr!»

ce beau vers de M[atthey]<sup>2</sup> une voix sans cesse en moi le recommence

Comme j'avais oublié la beauté de ces journées! Ce pays reprend corps, perd son inconsistante crudité; l'accord verdâtre et violâtre s'évanouit, voici naître des couleurs pâles et douces. Ô j'ai si peur que la paix qui m'a saisi ne s'épuise à s'enchanter d'elle-même. Ô combien d'heures vais-je garder ce beau rythme humain qui scande mon souffle? Perdu dans les branchages qu'Olivier<sup>3</sup> rassemble (un coudrier doucement courbe dans le vent ses chatons jaunes) après tant de lâchetés commises, ce divorce mortel entre la chair et l'esprit, c'est au lieu des remords stériles une plénitude heureuse et pure de la pensée, un cœur comblé. Ô quelle main mystérieuse m'a guidé hier vers ces minutes où vraiment s'est renouée ma vie; et si j'essaie de les fixer qu'en restera-t-il, ne vont-elles pas perdre leur incomparable vertu?

Je veux repartir je veux revoir cette ville contre un ciel pur et froid touchée par le soleil du soir, quand la foule abandonnant la jetée où l'air fraîchit remonte vers la nourriture et vers les lampes

<sup>1</sup> Lecture conjecturale: «*Sub e[jus] sig[num] hic lib[er] script[us]*», «Sous son signe ce livre est écrit».

<sup>2</sup> Pierre-Louis Matthey, «Dialogue de la nouvelle aurore», *Semaines de passion, Poésies complètes*, t. 2, éd. Marion Graf, Chavannes-près-Renens, Empreintes, 2016, p. 137. *Semaines de passion* a paru à Genève, L'Éventail, «Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui», en 1919.

<sup>3</sup> Olivier Cherpillod (1895-1983), paysan de Vucherens que Roud rencontre en 1917, et pour qui il nourrit une longue amitié.

Thévoz Thévoz<sup>1</sup> ma vie n'est pas perdue.  
 Ô puissé-je triompher du démon qui la disperse et la  
 conduire vers sa vérité!

### Agenda de 1937

Dimanche 18 avril 1937

Lundi 19 avril 1937

Lundi – ou «le dernier jour d'un moins-de-quarante ans»<sup>2</sup> j'écris – sur le banc de la chapelle de V[ucherens]. Ce lieu, cette écriture sont symboliques, n'est-ce pas? Beaucoup d'alouettes un beau vert profond aux prairies et dans le ciel les lourds nuages d'ardoise roulés par la bise. Hier, longue promenade solitaire – rencontré les chasseurs de champignons et puis au retour, F[ernand]<sup>3</sup> en «Radfahrer» exaspéré. Le soir, lectures: *Back Street*<sup>4</sup> – dont je trouve la fin très belle. De plus en plus j'aime ce moment des vies où elles se referment sur elles-mêmes, avec leur pauvre trésor affolé de souvenirs – Hier, je me demandais si les derniers poèmes de H[ölderlin] avant la folie ne me hantaient plus à cause de ce moment où l'âme est redevenue affreusement libre envers le monde.

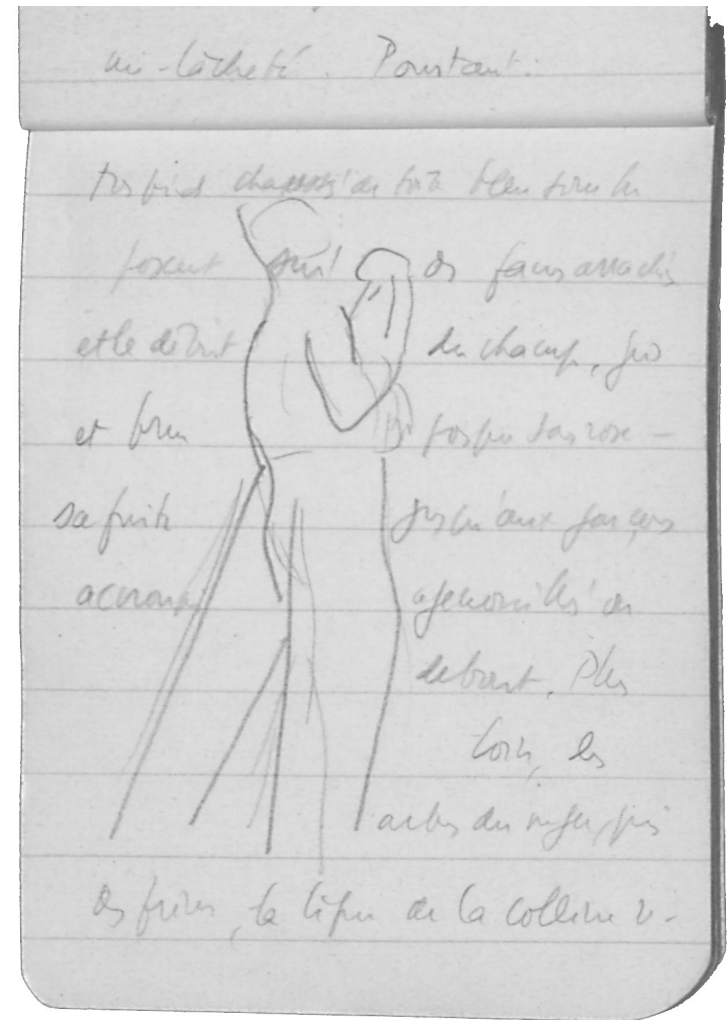
O[livier] – F[ernand] – sans eux, que devenir? Sur-tout pas d'examen de conscience – Tout m'est donné par «vues» – et celle d'hier soir suffit!

<sup>1</sup> Edmond Thévoz (1896-1984) est un ami de gymnase de Gustave Roud, né à Missy et devenu médecin.

<sup>2</sup> Roud est né le 20 avril 1897.

<sup>3</sup> Fernand Cherpillod (1916-1971), paysan de Ferlens et ami de Roud.

<sup>4</sup> *Back Street*, roman américain de Fannie Hurst (1931), dont une traduction en français, due à Maurice Rémon, a paru sous le titre *Back Street (en marge de la vie)* aux Éditions du Siècle à Paris en 1933.



Note de journal datée du «10 septembre 1936, Verger de La Louchyre»





## VOLUME 4

### Critique

*Textes présentés, établis et annotés par Bruno Pellegrino*

Commencée dans le domaine des beaux-arts pendant les années 1920, l'activité de critique de Gustave Roud a duré un demi-siècle. Ses articles, qui n'ont jamais été rassemblés de son vivant, ont paru dans une palette très large de périodiques ; ils sont consacrés à un grand nombre d'œuvres littéraires et picturales, auxquelles Roud accorde toute son attention, parfois à plusieurs reprises, comme il le fait avec Rimbaud, Ramuz, Catherine Colomb ou Auberjonois. En cherchant à cerner le rapport particulier que les artistes abordés entretiennent avec le monde, l'auteur questionne sa propre position et, à travers ces cas spécifiques, il médite sur le processus créatif en général. Rendre compte d'expériences esthétiques nourrit la démarche du poète, et l'exercice de la poésie infléchit en retour son regard sur les œuvres d'autrui.

## Quelques peintres romands à la XV<sup>e</sup> Exposition nationale des beaux-arts

*Tribune de Lausanne*, 19 octobre 1922

Les Lausannois savent qu'il n'y a que trois peintres romands: Eugène Burnand, Frédéric Rouge, Charles Giron. Leur Musée le prouve, et par dizaines de mètres carrés. (Le charmant Maurice Porta ajouterait peut-être, en quatrième, Samuel Rochat<sup>1</sup>.) Lorsque M. Auberjonois, il y a quelque temps, fêta sa cinquantième année, les journaux de sa cité durent se renseigner en Suisse allemande, traduire des phrases zurichoises de bonne volonté. Cela est triste. Mais il faut avouer que M. Auberjonois, tout épris de la plus farouche des solitudes, n'a rien tenté pour qu'un public se formât autour de son œuvre. Sans insister sur le mérite d'une telle attitude, il convient de remarquer qu'elle est, en somme, nécessaire à tout artiste dont la nature spirituelle est semblable à celle d'Auberjonois.

---

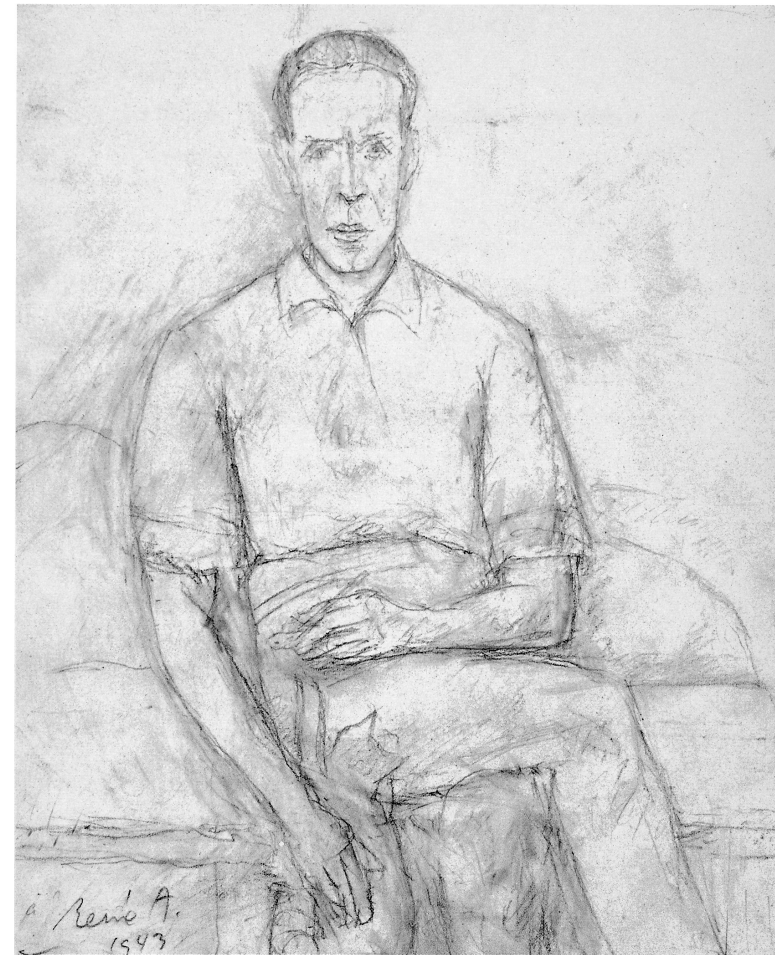
<sup>1</sup> Le journaliste Maurice Porta tient la rubrique des expositions dans la *Feuille d'avis de Lausanne*. Samuel Rochat (1874-1954) est un peintre qui vend ses œuvres près du kiosque de la place Saint-François, à Lausanne.

*Ombres blanches*

Aujourd'hui, 5 juin 1930

C'est un film américain « tourné » aux Îles Marquises<sup>1</sup>. Le scénario: un docteur habite là-bas parmi les colons blancs ses compatriotes, et les indigènes pêcheurs de perles. « Épave humaine », l'alcool ne lui a pas enlevé toute sensibilité; il souffre de voir les pêcheurs indignement exploités par les blancs. On se lasse de ses reproches, machiavéliquement on l'attache (ou le fait attacher) au gouvernail d'un navire de pestiférés que remporte la tempête. À la faveur d'un heureux naufrage il aborde sur la côte d'une île inconnue des blancs. Nouvel Ulysse (mais avec des pantalons), on le voit émerger de feuilles gigantesques, effaroucher les ébats de Nausicaas polynésiennes. Surpris par les pères et les frères, il pâme de faiblesse; on lui pardonne, on l'accueille. On lui pardonnera encore un élan de tendresse vers la fille du chef. Elle est « tabou », – mais le tabou sera levé quand le Dieu blanc aura quasi ressuscité son jeune frère. C'est le paradis; les indigènes pêchent des huîtres, mais se contentent de fabriquer avec les coquilles des hameçons: ils rejettent dédaigneusement les perles. Ces perles dédaignées allument chez le docteur régénéré par l'amour une flamme de cupidité ancienne. Il néglige ses amours; il amasse secrètement la nacre précieuse. Il fait un feu, signal. Puis se repent. Il éteint le feu, – trop tard. Un navire l'a vu qui bientôt approche. En vain le docteur supplie les indigènes de ne pas monter à bord: déjà le troc des perles (qui n'étaient donc pas toutes dédaignées) contre des montres de pacotille a commencé. Le docteur meurt d'un coup de browning. Les colons s'installent; la fille du chef vient pleurer sur la

<sup>1</sup> Adapté du roman de Frederick O'Brien intitulé *White Shadows in the South Seas* (1919), le film *Ombres blanches* de Woodbridge Strong Van Dyke (1928) est à l'affiche du cinéma Capitole, à Lausanne, du 23 au 29 mai 1930.



*Gustave Roud*, dessin de René Auberjonois, 1943

Lausanne, 1<sup>er</sup> octobre 1931 2<sup>me</sup> année - n° 96 Tous les jeudis - le n° : 30 cent.

# AUJOURD'HUI

HEBDOMADAIRE — ADMINISTRATION ET EXPÉDITION : 3, RUE PÉPINET, LAUSANNE (SUISSE)  
SUISSE : 1 AN, 12 FR.; 6 MOIS, 7 FR. — ÉTRANGER : 16 FR.; 9 FR. — CHEQ. POST. 113902.  
REDACTION : 16, PLACE SAINT-FRANÇOIS, LAUSANNE

## VUES SUR RIMBAUD

par  
GUSTAVE ROUD

Pour Edmond Humeau

*C'est à vous que j'aimerais dédier ces quelques pages, Humeau ; me le permettez-vous ? Ces jours, une de vos phrases de ce printemps m'est souvent revenue à l'esprit, — à l'exelle plus encore, car c'est l'inflexion surtout qui m'en avait touché : « Je ne puis sans pleurer relire Une Saison en Enfer ». Comment nous en étions venus à parler de Rimbaud, je ne m'en souviens plus, certes, mais peut-être vous rappelez-vous comme moi ce midi d'avril encore glacé, déjà très chaud, sous le quadrillage d'ombre que la treille d'aristoboles sans feuilles était comme une nappe sur notre table nue. Au tronc d'un platane se balançait un petit écriteau :*

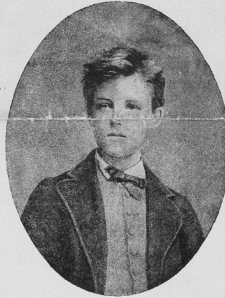
### DÉFENSE DE TOUCHER A LA VERDURE

*et nous avions souri, de cette défense tout d'abord, qui est bien vaudoise, — et surtout suisse, puis de l'absence de verdure qui la rendait inutile pour l'instant. Mais cette absence, nous le sentions, était tout près de prendre fin, et le vent trop pur que nous buions avec délices ne chercherait plus longtemps sa voix perdue. Le monde recommencerait, commencerait sur les eaux vierges le sillage d'un bateau ouvrant ses longues ailes d'écume. Rappelez-vous ce vertige, cette réassurance, cette présence tellement visible de la joie, aveugle encore, fatiguant, creusant sa route à grands coups de tête dans l'espace ! En serions-nous dignes ? Savrions-nous la saisir dans sa plénitude, rester jour après jour, semaine après semaine, à la cime de cette mouvante vague de vie ? Une voix nous serait-elle donnée ? Nous n'osons répondre, mais un pincement tout-coup sur le platane rompit notre silence avec une espèce de farieuse certitude, un cri si violent et si tendre que notre cœur s'arrêta.*

*Le relèvement est venu, cette chose horrible, — même s'il fut peu ouance accepté. Le pays mirissant descend chaque soir plus profondément dans l'eau et la nuit, et l'esprit qui lui est semblable frissonne au cœur de ses récoltes submergées. Un soleil d'une seconde crée les vapeurs de l'horizon. Humaine de biais les campagnes confuses où des ombres d'hommes fauchent sous les aérées, trébuchant parmi les fruits arrachés aux branches avec toutes leurs feuilles. Et quand recommencent les nuits pures, c'est la dévotion du gel. Le cœur est touché. L'être s'abandonne aux Présences, aux Voix. L'une s'installe si patiemment, si profondément en lui qu'il ne peut plus sentir une absence ni s'élever vers quelque lieu du monde agonisant. J'avance entre deux murs de vent et de pluie et la voix recommence, à chaque pas plus persuasive, plus pure, — sans tremblement, sans hésitation, mal-*

*gré cet abîme d'angoisse qui lui donne sa résonance : L'automne déjà ! Mais pourquoi regretter un été soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, — loin des gens qui meurtent sur les saisons.*

*Rimbaud ! Comment conjurer cette voix ? On peut-être ce qu'elle dit doit-il être accepté peu à peu, prendre sa pleine vertu de message ? Ah, il ne s'agit pas de lit.*



*littérature, c'est-à-dire en fin de compte d'un jeu qui se situe au delà de la zone des sentiments et se sert indifféremment de tel ou tel d'entre eux comme matériel de ses édifices concertés, — et qui n'engage que l'esprit. Devant Rimbaud c'est tout l'être qui s'émeut. Son approche remet tout en question.*

*Poète qu'il est par la poésie, remis aujourd'hui par ceux qui l'avaient choisi pour leur maître de révolte et s'étaient naïvement mis à plusieurs pour imiter les haïnes, les violences, les refus de l'âme la plus seule qui ait existé, peltre maintenant des faiseurs de thèses et des fabricants de sites romancés, ce serait l'instant ou jamais de lui rendre une sorte de silenceux hommage, — si l'on pouvait choisir son moment. Mais non, il faut parler. Un mot de ces paroles autour d'une Présence à jamais debout aux lieux vertigineux où la poésie se meurt par elle-même consumée gardent le ton que dicte instinctivement le voisinage de la grandeur.*

M. Daniel Simonet, 27, rue de Lausanne, MONTEBELLUNA

tombe de son ami; elle est vêtue horriblement d'une jupe longue et d'un corsage à col montant...

Ce réquisitoire contre la civilisation blanche offre ceci d'inattendu et de curieux qu'il dépasse les intentions de ses auteurs. En face des indigènes, d'une noblesse *naturelle* extraordinairement émouvante, *tous* les blancs, même ce docteur qui devrait être sympathique, sont odieux ou ridicules. Qui ne rira aux scènes d'amour entre cet esculape lippu gonflant absurdement des joues qui sont déjà des bajoues pour imiter le chant du rossignol, et la fausse fille du chef, avec ses sourcils « faits » selon les meilleures traditions d'Hollywood? Et l'accompagnement musical, d'une effrayante vulgarité, renforce ce ridicule. Mais sitôt qu'éclatent les cris des Polynésiens, sitôt que les blancs disparaissent, c'est un *documentaire* merveilleux qui commence, où l'on voit vivre ce peuple avec une sorte d'animale spontanéité ravissante. C'est l'homme dans un accord et une lutte perpétuels avec la nature; ami des arbres, qu'il escalade en quelques bonds jusqu'à leur couronne de palmes et de fruits; ami de l'eau, où il se précipite avec volupté; faisant des fleurs un accompagnement naturel à ses joies (on voit les participants d'un festin littéralement enchaînés de fleurs)... Et la danse fleurit comme une forme vivante de la prière et de la joie.

La pêche aux tortues, la pêche des perles et ses drames: les requins, les coquillages monstrueux se refermant sur le pied de l'homme comme un piège à loups, les pieuvres, les poumons surmenés qui se déchirent dans un bouillonnement de bulles; — la préparation du festin, les mains promptes qui tressent une palme autour du long poisson, cet écroulement de coquillages, de fruits, de chairs doucement cuites dans leur gaine de feuilles sous les pierres chauffées; sur la rive du fleuve la plante sans nom qui éclate de fleurs immenses... Il faut s'émerveiller de ces choses surprises et

restituées dans leur vivante vérité. De tels moments (qu'il faut choisir, il est vrai, mais il est facile d'oublier tout le reste) rendent au cinéma une raison d'être qu'il semble trop souvent avoir perdue.

### Vues sur Rimbaud (extrait)

*Aujourd'hui*, 1<sup>er</sup> octobre 1931

De Rimbaud à nous il n'y a pas une différence *essentielle*, mais seulement de degré; c'est du moins ce que je pense. Car cet enfant n'est pas un enfant prodige au sens que l'on donne habituellement à ce mot lorsqu'on veut parler d'un être dont la croissance spirituelle anticipe sur celle du corps, d'un homme pour ainsi dire *prématuré* mais où l'équilibre se rétablira peu à peu et qui redeviendra semblable aux autres si cette crise de croissance ne l'a pas brisé. Non, cet adolescent est un adolescent véritable, mais une voix miraculeuse lui a été donnée, et ce qu'elle se raconte, cette voix que nous ne cesserons de surprendre au long de ses plaintes, de ses révoltes, de ses aveux, c'est le drame en nous avorté ou seulement pressenti, le drame de toutes les adolescences: celui de l'absolu contre la vie antagoniste.

### *Le Vase bleu* de Paul Cézanne (extrait)

*Carreau*, décembre 1962

Aussi bien y surprend-on un Cézanne parvenu à une étape singulièrement décisive de sa recherche. Il use maintenant de la couleur avec une sorte d'infaillible magnificence. Dès le premier choc du regard, cette toile livre sans réticence la richesse de ses accords. Mais, loin de s'épuiser dans ce don spontané, ils se prolongent en résonances indéfinies. C'est

que Cézanne, confiant à la seule couleur le soin d'exprimer la forme, commence ici à *moduler* (selon sa parole célèbre) au lieu de modeler, d'où la vertu proprement musicale de cette œuvre. Le bleu de l'opaline, par exemple, rejoint parfois le violet ou se rapproche insensiblement du vert. Et même les grandes surfaces planes qui lui forment fond chantent et chatoient autour de leur dominante, bleue elle aussi. On retrouve ici la même plénitude harmonique que dans d'autres toiles contemporaines, comme le *Jas de Bouffan* qui est à Prague ou la *Table avec vases et fruits* de Munich.<sup>1</sup>

### Pareil à un bel arbre (extrait)

Introduction à C. F. Ramuz, *Œuvres complètes*, 1967

À reprendre aujourd'hui ces pages tout orientées vers un futur devenu pour nous le passé, comment, nous qui «savons la suite», ne pas être saisis d'une étrange mélancolie? Car les inquiétudes de Ramuz étaient toutes fondées et le recours unique où il avait mis son espoir doit être abandonné. Oui, la crainte l'avait saisi à voir, au sein du monde moderne, s'élaborer une civilisation d'un caractère industriel toujours plus marqué, donnant naissance à un type d'homme «abstrait» tiré à des millions d'exemplaires presque identiques. Car l'ouvrier devant sa machine n'est plus qu'une fonction, une «partie de fonction» même, et l'horaire de ses divertissements est aussi strictement réglé que celui de son travail. Une fatalité redoutable semble hâter le foisonnement d'une humanité dépersonnalisée.

<sup>1</sup> Les huiles sur toiles de Cézanne dont parle Roud dans cet articles sont les suivantes: *Le Vase bleu* (1889-1890); *Maison et ferme du Jas de Bouffan* (vers 1887); *Nature morte à la commode* (1887-1888).

Achévé d'imprimer  
en mai deux mille vingt-deux  
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,  
pour le compte des Éditions Zoé  
Composition Joseph Maye, Genève